

DOUBLE JEU

COLLECTION ERRES ESSAIS

dirigée par Jean-François Chassay et Bertrand Gervais

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération canadienne des sciences humaines de concert avec le Programme d'aide à l'édition savante, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Le Quartanier remercie de leur soutien financier le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Le Quartanier reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour ses activités d'édition.

Diffusion au Canada : Dimedia

Diffusion en Europe : La librairie du Québec (DNM)

Le Quartanier

4418, rue Messier

Montréal (Québec) H2H 2H9

www.lequartanier.com

Maquette et mise en pages : TypoLab

Conception de la couverture : Catherine D'Amours

© Michel Nareau, 2012

© Le Quartanier, 2012

DÉPÔT LÉGAL

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012

Bibliothèque et Archives Canada, 2012

ISBN : 978-2-923400-91-4

Michel Nareau

DOUBLE JEU

Baseball et littératures américaines



Le Quartanier
COLLECTION ERRES ESSAIS

SOMMAIRE

LISTE DES SIGLES	8
AVANT-PROPOS	9
INTRODUCTION.....	13
CHAPITRE I	
Le baseball et l'identité continentale	39
CHAPITRE II	
La crédibilité détruite du baseball.....	97
CHAPITRE III	
La tension entre le <i>home</i> et la frontière.....	143
CHAPITRE IV	
Les mémoires fragiles des identités américaines	215
CHAPITRE V	
Les intertextes du baseball et la circulation discursive dans les Amériques	293
CONCLUSION	345
BIBLIOGRAPHIE.....	365
REMERCIEMENTS	397

LISTE DES SIGLES

- BII *The Iowa Baseball Confederacy* de William Patrick Kinsella (*Big Inning, Iowa* en traduction)
- BJB *Bidou Jean, bidouilleur* d'Alain Denis
- ELH *Máscaras* de Leonardo Padura Fuentes (*Électre à La Havane* en traduction)
- GRA *The Great American Novel* de Philip Roth (*Le grand roman américain* en traduction)
- O *Underworld* de Don DeLillo (*Outremonde* en traduction)
- P *Peloteros* d'Edgardo Rodríguez Juliá
- PDR *Rat Palms* de David Homel (*Il pleut des rats* en traduction)
- UBA *The Universal Baseball Association, Inc. J. Henry Waugh, prop.* de Robert Coover

AVANT-PROPOS

Dans *Les littératures de l'exiguïté*, François Paré (2001 [1992], p. 3) entame son essai en lançant : « J'écris face à la mer ». Moi, je le fais en face du mont Royal. Comme je travaille sur le sport, le réflexe premier consiste à croire que le hockey est mon sujet de prédilection, tant la ville est hockey, comme l'affirme maladroitement le slogan publicitaire de l'équipe locale. Si le hockey est une religion (ce dont je doute) comme le prétendent Olivier Bauer et Jean-Marc Barreau (2008), si le tissu social de la ville est de la Sainte-Flanelle comme le chante Loco Locass dans la pièce *Le but*, si le consensus social fait du club de Montréal un vecteur d'affirmation et de rassemblement, c'est qu'un fort investissement nationaliste associe, dans une logique d'identification, de compensation et de connivence, le hockey, les Canadiens de Montréal et le peuple. Or, cet essai ne s'intéresse pas au hockey, ou le fait cursivement : c'est le baseball qui m'occupe, parce que je trouve dans ce sport un objet de discours complexe, identitaire, américain, au sens continental du terme. Non pas que le hockey perde ses facultés devant la valeur et la prégnance des attributs que les journalistes, les annonceurs, les écrivains, les politiciens inscrivent dans le jeu de balle. Au contraire, le hockey interpelle autant les élites culturelles canadienne ou québécoise et la logique identitaire joue à fond par le biais du hockey. Il suffit de comprendre la valeur nationale attribuée à Tim Horton, à Wayne Gretzky, à Don Cherry et à Maurice Richard pour saisir que se joue là un phénomène que j'étudierai dans cet essai à propos du baseball aux États-Unis : la reconnaissance de soi dans un

sport vu comme la quintessence de l'expérience quotidienne d'une nation.

J'ai opté, dans les romans du continent, pour l'examen du baseball plutôt que celui du hockey, parce que la première pratique est plus généralisée, plus investie littérairement, plus complexe aussi, et permet de signaler les effets de transferts transaméricains. Le discours sur le baseball prend aussi forme historiquement avant celui du hockey, que ce soit aux États-Unis ou au Canada, si bien que ce que les interactions entre le sport, la littérature, la mémoire, l'identité et le social construisent à propos de ce que les États-Uniens nomment le *national pastime* a eu des répercussions sur la constitution du discours sur le hockey. Parce qu'il faut attendre la formation du club de francophones les Canadiens de Montréal en 1909, puis l'avènement de Maurice Richard, devenu héros national, voire mythe, comme l'affirme avec justesse Benoît Melançon (2006), le discours identitaire du hockey, qui s'exprime principalement dans sa modalité nationale (canadienne ou québécoise), doit être considéré comme assez récent et en formation (McKinley, 2006), alors que, dès la rédaction des premières règles du baseball, l'amalgame identité, société et sport se réalise.

Les romans du hockey abondent depuis quelques années, mais aucun, même pas *Barney's Version* de Mordecai Richler (1997), peut-être l'un des meilleurs du lot avec ceux de David Adams Richards (*Hockey Dreams: Memories of a Man Who Couldn't Play*, 1996) et de Wayne Johnston (*The Divine Ryans*, 1990), n'arrive à la hauteur des meilleures fictions du baseball. Travailler sur le baseball dans la littérature, c'est se frotter à de véritables bijoux et la sélection des œuvres étudiées a été ardue tant les grands textes surgissent de toutes parts. Ainsi, dans cet essai, les classiques que sont *The Natural* de Bernard Malamud, *Bang the Drum Slowly* de Mark Harris et *The Celebrant*

d'Eric Rolfe Greenberg ne seront pas abordés, malgré leur valeur. Il n'aurait pas été possible d'accéder par le hockey à des textes d'une telle qualité.

*

Dans cet essai, j'étudie la manière dont une référence continentale est négociée par le biais du baseball à travers sa représentation dans des fictions des Amériques. J'ai travaillé à partir de huit romans, cinq en anglais, deux en espagnol et un en français. Les analyses présentées ici ont été élaborées à partir de la version originale des romans. Aussi les lectures secondaires, fictionnelles, théoriques, critiques et historiques, ont-elles été faites dans le texte original. Trois langues se croisent donc dans mon propos, mais, pour simplifier la lecture de cet essai, seul le français a été utilisé. C'est-à-dire que toutes les citations ont été traduites en français.

Sans m'aventurer sur le terrain glissant des problèmes réels de traduction des termes du sport dans des contextes différents, tant entre les langues qu'entre des usages au sein des langues, je signale que cinq des textes en anglais ou en espagnol ont été traduits en français : ceux de Philip Roth (*The Great American Novel*), de Don DeLillo (*Underworld*), de David Homel (*Rat Palms*), de William Patrick Kinsella (*The Iowa Baseball Confederacy*) et de Leonardo Padura Fuentes (*Máscaras*). J'ai opté, lorsque la traduction existait, pour l'édition courante française, avec les grincements de dents occasionnels que cela implique. Les autres traductions sont de ma main. Pour ne pas alourdir le texte, j'ai décidé de ne pas signaler constamment qui était le traducteur. Pour savoir si je traduis ou non, il n'y a qu'à se référer à la bibliographie : les éditions qui y sont référencées en français ont déjà leur traducteur ; je suis responsable de toutes les autres transpositions littérales, ces dernières ne devant

pas être considérées comme un travail professionnel, mais bien comme ce qu'elles sont : des adaptations textuelles. Par contre, j'ai délibérément conservé le titre original de tous les textes évoqués ou cités, de manière à indiquer que les extraits ont fait l'objet d'une traduction.

INTRODUCTION

Au commencement était le verbe, et
le verbe était « Au jeu! »

GEORGE BOWERING

Chaque continent a son dieu ou sa
vision de Dieu. [...] Pour l'Amérique
cet idéal ressemblerait plutôt à un
terrain de baseball illuminé la nuit.
Rien de plus beau.

PIERRE YERGEAU

Au Musée de la civilisation de Québec, une exposition permanente est consacrée aux nations amérindiennes du Québec et pour chacune on retrouve une photographie emblématique choisie par ces communautés. Pour les Algonquins, on a sélectionné un cliché montrant des jeunes dans la neige, jouant au baseball avec des raquettes aux pieds. Surprenant, il superpose les temporalités, les technologies, les saisons et représente une singulière modernité autochtone.

Dans *Le projet Syracuse*, roman parodique de Georges Desmeules, un exégète tapi dans l'ombre narre les tribulations d'un

mathématicien nazi, Wolf Habermann, alias Thomas Lewis, devenu espion et conspirateur aux États-Unis afin de ralentir les recherches scientifiques des Alliés durant la Seconde Guerre mondiale. Le projet fou de cet espion s'appuie sur la passion nationale du baseball. Le roman lie constamment ce sport à la mythologie américaine (qui n'exclut pas le Québec) par les figures de la régénération et du passage :

Le baseball joue la mise à mort de l'Européen qui sommeille encore dans chaque Américain. Les seuls joueurs qui échappent à ce sort funeste sont ceux qui parviennent à accomplir le cycle continental, à respecter la promesse de victoire faite au ciel en partant à la rencontre de l'Autre en soi-même. (2008, p. 218)

L'intérêt du roman tient aux observations à l'emporte-pièce émises par Habermann : toute la vie sociale, culturelle et scientifique des États-Unis est lue à la lumière du baseball, qui devient le véritable moyen de comprendre ce pays.

Ces deux manifestations artistiques illustrent divers discours tenus sur le baseball. Alors que le cliché autochtone révèle une intégration originale de ce sport dans une situation qui en change les règles et le sens, le roman de Desmeules caricature l'obsession nationale pour ce jeu. À travers le baseball, semblent dire ces œuvres, les clivages sociaux et idéologiques, sans parler de l'hétérogénéité culturelle, trouvent un terrain de médiation. Entre tradition et modernité, entre espace balisé et lieu souterrain, c'est bien à titre d'agent de négociation culturelle qu'est employé ce sport.

Associé d'emblée à la culture populaire et à la superficialité de la compétition physique, le baseball est pourtant un symbole identitaire fort de plusieurs nations américaines et un objet d'étude pertinent pour comprendre les Amériques. Pivot des loisirs, le sport s'immisce partout. Les plus grandes

manifestations planétaires sont sportives, dont la Coupe du monde de soccer, les Jeux olympiques et le Super Bowl. Si on en croit Albert Bartlett Giamatti (1990 [1989], p. 13), qui stipule que les loisirs, où les contraintes sociales sont moindres, cernent aisément les motivations d'une communauté, l'analyse du sport devient indispensable, tant cette pratique est omniprésente dans le discours social.

Le sport est sujet à beaucoup de discrédit. Par exemple, Joseph Yvon Thériault, dans *Critique de l'américanité*, remet en cause les fondements et les implications de l'américanité au Québec. Il condense son opposition dans cette formule lapidaire :

Tout serait simple effectivement s'il ne s'agissait que de faire, comme la pensée de l'américanité nous y convie, une petite république américaine, à l'aune de la grande, où la seule différence serait qu'ici le baseball serait traduit en français. (2002, p. 354)

Cette boutade associe le sport à l'étranger et à ce qui diminue la réflexion. Cette insinuation de Thériault lie clairement le baseball aux Amériques. Il invite ainsi les tenants de l'américanité au Québec à prendre conscience des risques de dissolution identitaire à se réclamer de l'Amérique et essentialise l'association entre le baseball et les États-Unis. Serait-ce possible, au contraire, d'éclairer les dynamiques propres aux identités américaines et de réfléchir sur les processus de transferts culturels interaméricains à partir de ce sport disséminé au Québec, au Canada, aux États-Unis et dans le pourtour caribéen? Pratiqué en anglais, en français et en espagnol dans les Amériques¹, le

1. Le baseball n'est pas pratiqué en portugais, mais, au Brésil, les descendants d'immigrants japonais y jouent. Voir à cet égard Azzoni et autres (2006).

baseball sert ici de cadre concret pour interroger les processus identitaires interaméricains.

Analyser la question des transferts interaméricains et des identités continentales à partir des fictions du baseball semble un moyen d'intégrer un élément mobilisateur de la culture populaire dans une représentation lettrée. Le cas du baseball est intéressant dans la mesure où il est pratiqué dans plusieurs régions américaines, sans qu'il ait pénétré l'Europe, l'Autre par lequel se déterminent nombre d'identités continentales. Il s'agit résolument d'un sport *américain*, dans les deux sens du terme : d'une part, dans l'usage courant, celui-ci renvoie aux États-Unis, où le baseball a son origine ; d'autre part, comme ce sport est pratiqué au Québec, au Canada, dans les Antilles hispanophones et dans le pourtour caribéen, l'appellation continentale prend aussi tout son sens. Il cerne une pratique de l'américanité qui évite le piège de la relation binaire Québec-États-Unis, relation qui ne peut être qu'unidirectionnelle, et celui de l'absence états-unienne dans la comparaison américaine, absence improbable tant ce sport est associé à ce pays.

Ma prédilection pour le baseball tient à sa diffusion à l'échelle américaine et à sa mobilité culturelle et langagière. Certes, le baseball n'est pas joué dans tous les pays latino-américains, mais son absence dans les pays du Cône Sud est suppléée par un surinvestissement identitaire dans le pourtour caribéen, à Cuba, en République dominicaine, au Nicaragua et au Venezuela, par exemple. Il a une réelle portée culturelle.

J'étudie la représentation du baseball dans huit romans des Amériques issus des aires anglophone, francophone et hispanophone du continent afin de saisir de quelle façon ce sport remet en question les référents identitaires et échafaude de nouvelles constructions collectives. Il s'agit d'analyser les discours (inter)américains en postulant que le baseball peut être un point de convergence adéquat pour mettre en cause

les attributs identitaires. Notons d'abord qu'il transpose des valeurs mobilisatrices et contestataires. En s'appropriant ce sport dans la fiction, les romanciers secouent les discours établis pour en faire apparaître les limites, les apports, les contradictions ou le fonctionnement. En ce sens, je veux déterminer une série de tensions à l'œuvre dans quelques romans pour en saisir la logique interne puis pour signaler des analogies entre les divers corpus. Pour ce faire, je considère à la fois les usages littéraires nationaux du baseball et les divers processus qui les jaugent conjointement.

Un tel regard interaméricain reformule la question de l'américanité non pas pour établir une définition des traits américains, mais pour répertorier des processus discursifs similaires utilisés dans des contextes énonciatifs différents. De quelle façon le baseball en tant que pratique d'abord sportive puis littéraire se révèle-t-il un point d'ancrage pour une réflexion sur les transferts culturels interaméricains (Espagne, 1999; Turgeon, Delâge, Ouellet, 1996)? Une première réponse réside dans la capacité du baseball à situer, sur un terrain commun, le Québec, point de départ de l'analyse, les États-Unis, première puissance continentale et lieu de naissance de ce sport, le Canada et une bonne partie de l'Amérique latine. Le baseball, en vertu de sa propagation particulière à travers le monde, signale la trajectoire des transferts culturels tout en indiquant de quelles manières ces négociations sont bilatérales bien que rarement équitables, les États-Unis exportant toujours plus qu'ils n'importent dans ces échanges. La deuxième réponse tient dans la capacité du baseball à éclairer des enjeux spécifiques des pays qui se l'approprient. Ce jeu est donc sélectionné, médiatisé et reçu – ces trois étapes du processus de transfert culturel selon Michel Espagne (1999, p. 17-33) aident à comprendre les constructions identitaires collectives dans un double mouvement de délimitation et

d'appropriation – dans les sociétés d'accueil, ce qui déplace le sens qui lui est attribué initialement. Parce qu'il est évident que le baseball a davantage occupé les romanciers états-uniens que les autres écrivains du continent, mon évaluation ne s'appuie pas sur une vision égalitaire ni consensuelle de la négociation culturelle entreprise par l'appropriation littéraire de ce sport, ce qui laisse place aux processus, aux emprunts, aux rejets, aux transferts et aux reprises, autant de mouvements qui permettent de saisir la continentalisation des Amériques.

Avant d'entreprendre l'examen du corpus littéraire du baseball dans une perspective continentale, il importe de déterminer de quelle façon lier l'étude socio-identitaire, les transferts culturels et le baseball. Une telle inscription passe par l'appréhension de la part discursive du baseball, de manière à y inscrire des référents mis en circulation entre diverses aires culturelles. Je postule d'emblée que le baseball est histoire, c'est-à-dire acte d'écriture, discours d'attribution et narration réitérée, comme le conçoit Albert Bartlett Giamatti (1990 [1989], p. 90) :

Si le baseball est une narration, il l'est au même titre que les autres – comme un travail de l'imagination dont les structures et les schémas de répétition créent un récit, à la signification réitérée, rafraîchie, toujours imprévue. [L]e récit consistant à retourner au point de départ après avoir quitté le nid, soulignant combien il est difficile de trouver les origines dont chacun a besoin.

Dès ses débuts dans les années 1840, le baseball acquiert une existence publique par l'écrit ; ses règles sont codifiées, premières traces de sa présence dans la société états-unienne :

Il n'y a certainement pas d'autres activités humaines où le passé est enregistré de manière si permanente ou complète. Les événements sont instantanés, mais on se les approprie à jamais

comme images, que ce soit dans les livres des records ou dans les statistiques. (Oriard, 1982, p. 221)

Issu à la fois des jeux de balle britanniques et de la volonté, de la part de la bourgeoisie new-yorkaise, d'élaborer une pratique physique salubre au grand air, le baseball prend naissance par des règlements qui en indiquent la singularité vis-à-vis de ses ancêtres immédiats comme le cricket ou le *rounder* : le baseball est unique parce qu'une constitution en révèle les bases, ces modifications apportées aux formes sportives antérieures². En nommant les gestes espérés et proscrits, ses premiers animateurs ont inscrit un acte fondateur, à la manière des Pères de la nation, en rompant avec des règles britanniques (Alexander, 1991, p. 5-6). Une telle action de rupture a lieu par l'écriture (le livre des règlements) ; le récit écrit est le support du baseball.

Henry Chadwick, journaliste new-yorkais, a pris l'initiative, dès les années 1840, de rendre compte dans un journal des matchs de baseball joués ; non seulement le compte rendu des joutes diffusait de l'information sur ce sport, sur son développement, sur ses règles et le faisait ainsi découvrir à un nouveau segment de la population, mais les écrits quotidiens ont alimenté une langue, une culture et une référence journalière adoptées par le lectorat. Chadwick a diffusé un glossaire spécialisé et original, lexique qui sera repris par les lecteurs et les partisans. Le vocabulaire du baseball pénètre le tissu social par le truchement des médias, comme en fait foi le dictionnaire compilé par Paul Dickson (1989), qui répertorie

2. « Pour la pratique littéraire, le baseball exerce depuis longtemps une fascination en raison de son besoin d'enregistrer chaque jeu – le sport constitue sa propre histoire, sa biographie et même son historiographie. » (Candelaria, 1989, p. 11)

cinq mille termes employés pour décrire les actions survenues sur le terrain.

Chadwick a aussi créé un métalangage pour faire valoir les prouesses des joueurs. En effet, il conçoit une nouvelle forme de recension des matchs par le recours aux statistiques (Rossi, 2000, p. 8-9) : les chiffres et le calcul offrent dès lors un récit parallèle à celui des commentateurs. Le baseball est consigné, dès ses débuts, d'une double manière : le texte narre les faits observés avec un langage spécifique codifié ; le sommaire statistique, grâce auquel l'initié reproduit mentalement le déroulement progressif de la rencontre, cerne d'un coup d'œil l'ensemble des actions commises sur le terrain³. L'étude textuelle du baseball doit circonscrire le discours sportif là où il acquiert sa motivation, sa résonance. Or, le baseball est d'abord une pratique du quotidien, par les comptes rendus journaliers dans les médias, par les pages sportives des journaux, par les statistiques qui abondent. Il est devenu un bruit de fond social, un discours qui s'impose par sa persistance, son assiduité et son côté réconfortant. Toujours présent, il évoque une tradition sportive, un point de repère temporel pour les partisans. Il l'est aussi pour les lecteurs de journaux, qui retrouvent de façon continue une histoire à finir qui occupe toute la saison et revient d'année en année. Une tradition de lecture est alors constituée et partagée par les abonnés. C'est d'ailleurs en bonne partie par ce truchement médiatique que les partisans adoptent une équipe et s'y identifient.

3. « L'une des sources les plus importantes de l'intérêt lectoral lié au baseball réside précisément dans les statistiques, dans le jeu des statistiques, jeu à l'intérieur du jeu. Jeu qui met constamment le joueur dans les perspectives historiques de son univers propre et qui, donc, rappelle constamment le passé légendaire. » (Bérubé, 2002, p. 190)